

LIBRE de TOUTE DETTE

Tu ne peux pas te souvenir de cette aube où tu dormais encore, où je suis sortie de la cabane, toute parfumée de ton tabac et de ton sommeil, presque nue, et j'ai posé mes pieds sur les pierres et sur les branches, et j'ai bu l'eau là où elle coulait, avec les oiseaux. Les cendres du feu de la veille s'envolaient un peu, éphémères papillons gris sombre aux ailes si fines et si douces, et je ne pouvais cesser de sourire tandis que le soleil se levait entre les feuilles et que tu tardais, emmêlé dans ta nuit. Je pensais au moment où je me retournerais et où tu te tiendrais à la porte, pieds nus, appuyé un peu bancal au chambranle, allumant une première cigarette, enlevant du bout du doigt un brin de tabac de tes lèvres, parcourant l'Univers des yeux et prononçant finalement « bonjour » de ta voix sourde, avec un infime point d'interrogation à la fin, comme si tu n'étais pas vraiment sûr.

La veille, tu avais allumé un feu entre les pierres.

Tu m'avais retrouvée, après tant d'années d'absence.

Le monde était vaste et il nous embrassait.

La jeune fille qui t'aimait, il y a longtemps, qui me paraît si lointaine et si proche, dont tu frôlais alors la bouche avec tes lèvres passantes, était ici avec nous.

J'avais ouvert sa prison et elle gambadait et rêvait, inaccessible désormais aux interdits comme aux nostalgies. Maintenant que tu avais de nouveau pris chair, je n'avais plus à la porter. Il n'y a pas de bonheur plus léger, l'attente qui fut si longue ne pesait plus rien, on se découvrait et on se reconnaissait, on s'éloignait un peu pour se retrouver. L'instant déployait ses ailes immenses et nous consacrait. Nos cœurs étaient réellement parcourus d'éternité.

Dedans le feu tu as enfoui la cocotte en fonte de ta grand-mère et des pommes de terre.

J'avais fait une route si longue pour te rejoindre. Il n'y a pas d'homme si doux si libre si seulement aimant que toi.

Ma bouche et ta bouche l'une dans l'autre, nous avons remblayé l'absence et l'eau de l'autre a raconté ce que nous ne nous étions jamais dit.

La nuit nous épaulait infiniment délicatement. Tu avais disposé des lumières au sol tout autour, jusqu'au début du chemin, dans ce drôle d'endroit où tu vis maintenant, illicite, poétique, sauvage.

Tu avais pensé les choses pour qu'elles soient bonnes. Du pain, des olives. Entre mes lèvres tu mettais des grains de raisin.

Comme dans un conte, nous étions seuls au cœur de la forêt et nous nous sommes épuisés de baisers sur la pierre. Le monde nous soulevait et soupirait : « enfin... »

J'ai peur d'asphyxier mon souvenir en le sertissant de mots. J'ai peur de le perdre en le sertissant de silence.

Dans ce cœur de forêt, la Vierge, disais-tu t'avait sauvé de l'incendie, son icône seule indemne avec toi. Nous avons mêlé notre faim et notre sommeil dans l'étrange sanctuaire de ce miracle. Par la fenêtre le ciel nous épousait et le matin de cette nuit-là est né comme nul autre.

Enfin libre de la peine ancienne, guérie de ton absence, de tous ces rêves que je déménageais année après année, maison après maison, de vie en vie, avec pendant des années cet imprononçable mot de « retrouvailles », enfin libre la vie commençait.

J'accouchais dans ce feu d'un cœur vierge de toute douleur.
Tu m'offrais le monde intact et il me fallait maintenant une vie neuve et entière pour l'aimer.

Parfois, ainsi, le présent décroisonne les temps : il traverse les éboulements et les flammes pour saisir le passé, le charger sur ses épaules, regarder dans les yeux sa blessure. Notre cœur asphyxié de confuses loyautés est de nouveau offert à la vie. L'avenir enfin peut s'ouvrir, libre de toute dette. Libre d'aimer.